

## 14. La familiarité avec le Christ nous rend libres

Quand saint Benoît demande à ses moines de « ne rien préférer à l'amour du Christ » (RB 4,21), que désire-t-il sinon éduquer à une vie chrétienne dans laquelle tout favorise et exprime l'engagement à cultiver une relation de familiarité avec le Seigneur, avec ce Seigneur qui siège à la droite du Père ? Saint Benoît a réussi à créer un cadre de vie monastique dans lequel tout ce que la vie humaine comporte, de grand et de petit, de fort et de fragile, est concentré dans le fait de vivre en préférant l'amour de Jésus-Christ. Tout le chemin qu'il propose, c'est d'apprendre à se familiariser avec Dieu, en passant de la peur servile à l'amour filial. Il écrit à la fin du chapitre 7 sur les degrés de l'humilité : « Après avoir gravi tous ces degrés d'humilité, le moine parviendra bientôt à cet amour de Dieu, qui, devenu parfait, bannit la crainte (1 Jn 4,18). Grâce à cet amour, il accomplira sans peine, comme naturellement et par habitude, ce qu'auparavant il n'observait qu'avec frayeur. Il n'agira plus sous la menace de l'enfer, mais par amour du Christ, par l'accoutumance même du bien et par l'attrait des vertus. » (RB 7,67-69)

On comprend que pour Benoît, la familiarité avec le Christ n'est pas seulement le point culminant du chemin de la peur à l'amour, mais ce qui permet et accompagne ce chemin, cette conversion du cœur. En s'exerçant à la familiarité avec Dieu, nous lui devenons familiers, amis, et alors c'est comme si la peur disparaissait d'elle-même, comme les nuages quand le soleil apparaît.

Dans la pratique du chemin proposé par saint Benoît et par l'Église en général, je remarque de plus en plus un problème : souvent l'homme d'aujourd'hui, même celui qui entre au monastère ou vit d'autres formes de consécration, croit n'avoir plus peur de Dieu, n'avoir plus peur de perdre Dieu, de l'offenser. Et alors on croit qu'on est déjà assez familier, qu'il n'est pas nécessaire de travailler sur la familiarité avec lui. Mais de fait, l'homme d'aujourd'hui est plein de craintes. Il a peur de tout et de tous, et il a besoin de s'assurer de mille façons contre toute possibilité de perdre la sécurité, la paix, la sérénité et l'épanouissement de soi qu'il croit posséder ou obtenir par ses propres forces. On se sent sûr seulement de ce qu'on a et de ce qu'on fait, et on entreprend tout pour rendre cette sécurité inattaquable, cultivant le plus possible ses propres capacités réelles ou présumées, et construisant des protections « invincibles » autour de ce qu'on possède. Et comme cette sécurité s'avère en fait toujours insuffisante à nous rassurer, la recherche de sécurité devient comme une drogue : plus nous la consommons et plus nous en avons besoin.

En réalité, en perdant la référence à Dieu comme à celui qui seul peut garantir notre vie, comme à celui qui garantit et sauve notre vie même au-delà de la mort et de la perte de tout, en perdant l'expérience que la grâce de Dieu vaut plus que la vie (cf. Ps 62,4), que la Providence du Père nous protège plus que toutes nos sécurités et est plus forte que tout ce que nous pouvons avoir ou faire, en perdant tout cela, il ne reste plus à l'homme que la peur.

La crainte de Dieu dont parle la Bible et l'Église ne signifie pas avoir peur de lui, mais c'est la conscience que sans lui nous sommes perdus, nous sommes laissés à nous-mêmes, nous n'avons plus aucune sécurité réelle. Pour cette raison, la crainte de Dieu est en fait l'antidote contre toute peur, contre toutes nos peurs. Et si nous comprenons cela de cette façon, nous comprenons que la crainte de Dieu, la conscience de notre dépendance ontologique par rapport à lui, nous pousse à chercher la familiarité avec lui. La crainte de Dieu est la conscience que si me manque la familiarité avec Dieu, si me manque l'amitié filiale avec lui, ma vie est abandonnée à elle-même et aux fausses sécurités qu'elle se construit et qui la rendent esclave.

Toute la méthode que propose saint Benoît aux moines vivant selon sa Règle est alors une éducation pour expérimenter que vivre en familiers du Seigneur libère la vie de plus en plus, en dilatant le cœur dans l'amour. Et une vie libre n'est pas une vie libérée de ce qui est fatigant et pénible, mais une vie dans laquelle ce qui est fatigant et pénible devient aussi une occasion de vivre avec plénitude. C'est littéralement ce que Jésus propose : « Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi je vous procurerai le repos. Prenez sur vous mon joug, devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour votre âme. » (Mt 11,28-29)

Le joug n'est pas fait pour fuir la peine, mais il nous aide à l'affronter ensemble avec le Christ, à l'affronter comme lui l'affronte. Le joug du Christ, mais nous pourrions aussi dire la Croix du Christ, est pour nous la possibilité et la grâce de pouvoir tout affronter, même la mort, avec lui, et donc comme lui. Et c'est une victoire, parce que la Croix a triomphé de la mort et du péché, elle a triomphé de tout le mal et de toute la peine de l'humanité.

Cela me fait penser à Simon de Cyrène qui est contraint à porter la Croix de Jésus. Tout d'abord, imaginons-nous comment la chose a dû lui déplaire ! Il n'y a rien de pire que de vous forcer à porter la croix d'un condamné à mort. « Qu'est-ce que ça a à voir avec moi ? Est-ce que j'ai commis ses crimes ? Pourquoi dois-je prendre sur moi son châtement ? Ce n'est pas juste, c'est un abus ! »

Simon de Cyrène ne pouvait pas se révolter contre les soldats romains, et il a pris la croix en silence, même si son cœur bouillonnait de rage et probablement de rancune envers Jésus. Il devait également craindre que les passants ne pensent que c'était lui le condamné, que c'était lui le malfaiteur conduit à la crucifixion. Il s'est néanmoins trouvé dans la même condition que Jésus, au centre d'une hostilité générale. Et sûrement, il devait observer Jésus, comme il avançait vers la mort, comme il réagissait aux tourments de la foule et des soldats, comme il souffrait, avec le corps déjà ensanglanté par la flagellation et la couronne d'épines. Peut-être a-t-il assisté à la rencontre de Jésus avec sa mère.

Nous ne savons rien de ce que le Cyrénéen a éprouvé, de ce qu'a signifié, pour lui, ce chemin parcouru en portant la croix du Christ à côté de lui. Mais l'Évangile nous fait réaliser que quelque chose s'est passé en lui. Pourquoi ? Tout d'abord parce que nous connaissons son nom et d'où il venait, Simon de Cyrène, et qu'il revenait des

champs. Certainement les Romains n'ont pas demandé son passeport avant de lui mettre la croix de Jésus sur les épaules. Ils ont vu un tel, un paysan, musclé, pauvre, et c'est tout. Fini son service, pour les Romains Simon a disparu et ils n'ont plus pensé à lui. Ils ne l'ont certainement pas payé pour ce service. Par contre, son nom, son métier, sa ville d'origine, et même le nom de ses deux fils, tout cela les premiers chrétiens l'ont connu. Marc écrit : « Ils réquisitionnent, pour porter sa croix, un passant, Simon de Cyrène, le père d'Alexandre et de Rufus, qui revenait des champs » (Mc 15,21).

Qu'est-ce que tout cela signifie ? Qu'en marchant avec Jésus, en portant sa croix, en regardant Jésus et en faisant l'expérience d'être regardé par lui, Simon a fait un chemin de familiarisation avec le Christ, il est devenu familier de Jésus, au point de devenir familier lui-même, avec sa famille, de l'Église. Marc dit « père d'Alexandre et de Rufus », comme si tout le monde savait qui étaient ces deux-là. Dans la communauté primitive, ces deux hommes étaient connus, ils étaient frères des disciples du Christ.

L'expérience du Cyrénéen fut certainement la découverte d'une familiarité avec le Christ, engendrée par la conscience que les souffrances de celui-ci concernaient sa propre vie, son destin, que ce Jésus ne lui était pas indifférent comme il le pensait spontanément. Sur cette croix, Jésus serait bientôt cloué et mourrait en souffrant atrocement pour lui aussi, pour Simon. J'y pense souvent, quand je prie pour les malades et les personnes souffrantes, ou que je me trouve à faire quelque chose pour les aider. Ils sont reconnaissants comme si nous les aidions à porter un fardeau qu'ils pensent devoir porter eux seuls. Au lieu de cela, je comprends que, en réalité, nous les aidons à porter la croix qu'ils portent pour nous, pour nous tous. Dans le mystère de la Croix, le Christ a porté toutes les souffrances du monde pour donner à chaque souffrance une valeur rédemptrice pour tous. Si nous sommes invités à voir le Christ dans le frère souffrant, qui est malade, qui est prisonnier, qui est nu, qui a faim ou qui est sans abri et qui n'a pas de patrie, ce n'est pas seulement le Christ souffrant que nous devons reconnaître en lui, mais le Christ qui en souffrant a racheté et sauvé le monde.